



A LA MEMOIRE
DE
CHARLES GILL

ELEGIES

Notes biographiques Par L.-J. DOUCET

.....Le Peintre et le Poète
Laisent en expirant d'immortels héritiers.
Jamais l'affreuse nuit ne les prend tout en-
[tiers,
A défaut d'action, leur grande âme inquiète,
De la mort et du temps entreprend la con-
[quête.
Et, frappés dans la lutte, ils tombent en
[guerriers,

ALFRED de MUSSET



QUEBEC
142, RUE DES FRANCISCAINS, 142
1920

PS8507

078A82

CHARLES GALT

1914

1914

1914

1914

1914

1914

1914

1914

1914

1914

1914

1914

1914

1914

1914

1914

A LA MEMOIRE DE CHARLES GILL

1ère Elégie

Le silence éternel recouvre ton front grave,
Et la terre a conquis ce qui la contempla.
Je ne veux pas pleurer sur le sommeil des braves,
Leur âme sans la chair ne s'arrête pas là.

Car ne meurt pas qui veut même au fond de la
[terre :
Parmi les engloutis il en est d'immortels,
Je sais, tu me comprends dans ton repos austère,
Toi qui penchas ton front sur le Christ des
[autels.

O Christ, toi qui périss sur le bois du calvaire,
Image de souffrance et soutien de la mort,
Toi qui le secourus à son heure dernière,
Ce n'est donc pas en vain que tu montres le port.

Le port des naufragés qu'en vivant l'on ignore ;
Mais qu'en mourant, peut-être on entrevoit.
[Qui sait ?
Ceux qui partent s'en vont vers la nuit ou
[l'aurore,
Sans dire clairement leur chute ou leur succès.

Nous veillons, et tu dors au fond de ton argile,
Le sommeil résigné des être engloutis.
Écrasé dans la tombe, au noir chaume d'asile,
Ton grand rêve se perd comme le plus petit.

Je veille, et c'est vers toi que mon âme se penche,
En songeant que la vie est faite pour périr,
Puisqu'elle est brève et morne, et presque sans
[revanche,
Je brave les destins qui me feront mourir.

Maintenant que fais-tu dans l'au-delà des songes,
Où l'esprit a le droit, dit-on, de voyager ?
T'éloignes-tu toujours des terrestres mensonges ?
Dois-je te dire adieu ? Puis-je t'interroger ?

Dans cette immensité propice aux "grandes ailes"
Ton âme doit planer vers les "astres de Dieu",
Suivant l'essor de l'aigle "aux puissantes prunelles",
Souviens-toi des amis dans "ton beau pays bleu".

Associant leur nom à ta gloire nouvelle,
Cueille l'écho divin d'un verbe grave et doux.
Souviens-toi de la vie aux sphères éternelles,
Dis l'amitié, dis-la pour toi, dis-la pour nous !

Dans mes yeux attristés ton image demeure,
Parfois j'entends ta voix, je crois te voir venir....
Je ne veux pas pleurer, et sottement je pleure
Sur l'amitié brisée et sur ton souvenir.

Si nous interrogeons l'obscur secret des tombes,
Nous y trouvons, hélas ! la poussière et l'oubli.
Elevons donc la vue au beau couchant qui tombe,
Mêlons l'azur du ciel au coeur enseveli.

Et, là-haut, c'est ainsi qu'il faut être poète ;
La vie ici pour toi n'avait qu'un faux côté :
Escaladant la gloire aux divines planètes,
Elève-toi vers Dieu pendant l'éternité.

Eternité, voilà le mot des grandes âmes,
Voilà le mot vainqueur de l'ombre et du destin,
Qui sonne dans la voix et qui nourrit la flamme
Des coeurs pleins d'espérance aux triomphes
[lointains !

Mais qu'importe, du moins, c'est encor la victoire,
Puisque tout ici-bas nous voit en étranger,
Grave encor le mépris de nos terrestres gloires,
Puisque nos jours enfin sont un bien court
[congé !

A quoi bon nous leurrer par de vaines promesses,
Avons-nous des écrits signés de l'au delà ?
Si tu portas au coeur le feu de la jeunesse,
Qui nous dit que ce feu bientôt ne te brulât ?

Puisque enfin nous passons comme on peut en ce
[monde
Où tant d'êtres sont lourds et gros de vanité,
Tu te sentais jugé selon leur loi profonde.
Aujourd'hui, tu connais la divine équité.

Et moi je compte aussi sur une loi future,
Car je fus, comme toi, solitaire et passant !
Avec toi je lirai la divine écriture
En laquelle j'ai foi, je le crois, je le sens.

Chassons les trompe-l'oeil, et dévoilons le rêve :
Ne pourrons-nous, ensemble, au champ d'azur
[errer ?
Aimer les blés de Dieu, ses chemins et ses grèves ?
Causer avec Jésus, mais sans l'accaparer ?

“La Patrie”, 18 novembre 1918.

Elégie II

Ah ! que ne reviens-tu pour fêter la victoire ?
Charles Gill, comprends-moi : le Kaiser est
[tombé,
La France s'agrandit et se remplit de gloire.
Notre espoir et nos voix montent au ciel nimbé.

Gouffre, vertigineux du ciel et des étoiles,
Entendez les accents qui prouvent notre émoi.
Prends tes pinceaux, cher Gill, sur l'azur mets
[tes toiles,
Décris notre épopée au pied du roi des rois !

Du temps que tu vivais, songeur et solitaire,
Tu peignais de ta main les astres de là-haut ;
Regarde à l'horizon, peins aujourd'hui la terre,
Et sois toujours poète, et sois notre héraut.

Je ne te crois pas saint selon la sainte Église :
Je ne saurai jamais juger ces choses-là ;
Mais dès que devant Dieu ton âme fut admise,
Je crois qu'il te comprit lorsque tu lui parlas.

Et je suppose aussi que tes bonnes réponses
L'auront intéressé, quelques instants du moins :
Dieu s'intéresse à tout, même au mot qu'on
[prononce,
Puisque tout est inscrit dans son livre avec soin.

Il voudra reparler à ton âme qui vibre,
Et ce sera le temps de l'implorer pour nous.
Dis-lui que je suis prêt, puisque la France est
[libre :
"Nuncs demittis servum". Je le prie à genoux.

Merci, Seigneur, d'avoir comblé notre espérance,
Et d'avoir secouru la pauvre humanité.
Dis-Lui ça, Gill : "Merci d'avoir sauvé la France,
Merci, Seigneur, merci pour ta grande bonté !"

Plus de quatre ans, hélas! ce fut long et terrible.
Le kaiser se disait, Seigneur, ton envoyé,
T'appelait son ami, se lisait dans la bible.....
Trois fois merci, mon Dieu, vous l'avez balayé !

Ah! réduisez, Seigneur, le flot des hypocrites
Qui mêlent leur noirceur au cri de votre nom,
Qui mêlent notre sang aux fleurs des sybarites,
Qui mêlent votre hostie à leur poudre à canon.

Si Dieu pouvait enfin vider les écuries
Diminuer aussi le nombre des pourceaux,
—Je n'insulte pas ceux qui fouillent les prairies,
Qui fouillent son saint nom, le vendant en mor-
[ceaux.

Car il en est partout, ils dévorent des perlent,
Mangent notre français de France, avec aplomb ;
Leurs noms, cher Gill, au bout de ma plume
[déferlent,
Mais je m'abstiens. Plus tard je t'en dirai plus
[long.

En attendant j'inscris mes regrets en silence,
Le sacrifice vrai de ne plus te revoir.
Je souris à la Paix et pleure à ton absence.
Je prépare ma vue à contempler le soir.

Que reste-t-il de l'homme après son agonie,
Si ce n'est sa pensée ou le mot de son coeur ?
Il nous reste de toi quelques vers de génie,
Tes meilleurs sont perdus, mais ton âme est
[vainqueur.

Vainqueur en ton amour de la France éternelle,
Cette muse du siècle et ce soleil des temps ;
Vainqueur par ton génie auguste aux grands
[coups d'aile,
Et vainqueur par la mort, à l'abri des autans.

Sur la tombe où tu dors j'ai contemplé le lière.
Vis à vis ton front mort j'ai pu pencher mon
[front.

J'ai dit ta pièce l'Aigle et ton nom sur la pierre,
Mon Dieu, la voix qui meurt, jamais nous l'en-
[tendrons ?

Si nos jours sont comptés, comptez-vous nos
[misères ?

Lorsque le vent du soir s'élève sur les monts,
Consolez-vous le songe au long des cimetières ?
Seigneur, limitez-vous les nuits que nous dor-
[mons ?

Le repos nous vaut-il ce que vaut notre vie ?
Quels sont donc les rayons de l'éternelle nuit ?
Est-ce enfin la noirceur ou l'aube qui convie ?
Est-ce la joie ? est-ce la gloire ? est-ce l'ennui ?

Car j'interroge en vain l'au-delà que j'implore.
Gill ne reviendra pas répondre à son ami :
"Nous n'avons pas assez contemplé les aurores."
Mon âme en son émoi ne voit plus qu'à demi.

Mais qu'importe la vie, et la mort, et la tombe,
Quand la lutte s'est faite avec sincérité !
Que ton âme s'élève en forme de colombe
Vers la cime étoilée, et vers l'éternité.

J'irai prier pour toi, quand les brises légères
Rafraichiront le sol du tertre où sont tes fleurs,
Sur l'aile du couchant, ma dernière prière
Montera vers le ciel aux trois nobles couleurs.

Elégie III

Je t'écris de nouveau dans l'ombre et le silence,
Comme si tu vivais, comme autrefois encor ;
Avec les mêmes mots, la même persistance.
Qu'importe l'inutile et qu'importe la mort !

Je doute que ma lettre à ton âme parvienne,
Comme il se peut aussi que tu n'écrives plus.
Sans nouvelle lettre, ah !.... Je lirai les anciennes,
Avec les jours passés et les soirs révolus.

Je ne suis pas naïf à ce point de te dire
Que ton départ subit dérange l'univers :
Un poète au tombeau n'apporte que sa lyre,
Et le monde, tu sais, n'aime pas l'art des vers.

Mais moi, lorsque je songe à ton si beau poème
A moitié disparu, que tu n'as pu finir,
Je comprends le regret de ton adieu suprême,
Et toute cruauté devant ton souvenir.

Et je rêve en silence aux heures envolées
Où notre espoir grandi conquerrait l'horizon...
Et tu dors pour toujours au champ des mau-
[solées,
Et c'est là que s'arrête enfin notre chanson.

Pourquoi nous tourmenter si tout finit sous terre ?
Tournons notre regard vers les tombeaux aimés.
Au régiment des morts je m'inscris volontaire,
Et je ne médits plus des rêves abimés.

Mais ne confondons pas le rêve et la poussière.
Si la vie est un grain agité par le vent,
Elle a pu recueillir un rayon de lumière
Et l'emporter au fond de la nuit, très avant.

Oh ! je sais que le mot est traître à la pensée,
Et qu'il ne frappe bien qu'à l'oreille des coeurs ;
Mais il soutient un peu mon âme inapaisée
Et qu'alourdit l'effort dans les grandes douleurs.

Mais toi seul m'entendras dans le sens que
[j'abrège,
Car je m'adresse à toi sur un ton convenu.....
Voici le vent du soir, plein de flocons de neige,
Et décembre revient, toi tu ne reviens plus.

O silence trop long, ô vaste solitude,
Vous effrayez l'écho des voix de l'amitié.
Ma parole se meurt, et vers les altitudes
Mon regard monte, implore et l'ombre et la pitié.

“Pleurer, prier, gémir sont également lâches”
Dit un jour de Vigny, narrant la mort du loup.
Eh ! bien, je me tairai, je sais que je rabâche.
Je brise l'humble lyre et la mets dans un trou.

D'avance je salue au loin mon creu de terre.
Sur le côteau des pins, au village natal.
Mon salut fraternel glisse vers ta poussière,
Avant de m'engloutir dans le remous fatal.

Que mon dernier adieu dans ton âme se grave,
Celui de ton départ avec Henri Bertrand.
Sous un soleil brillant, au Monument des Braves,
Sur ce sol des grands morts et de Lévis le grand.

S'il est un monument au fond de l'autre vie.
S'il est un soleil d'or ressuscitant l'espoir.
Attends-moi là, cher Gill, adieu, je t'y convie
Après mon agonie et mon suprême soir.

Elégie IV

Le temps a passé vite en le passant ensemble.
Voilà bien dix-huit ans que nous nous connais-
[sons.....

La vie est un roseau qui gémit et qui tremble,
Au vent du soir qui tombe où nous nous effaçons.

Le deuil et le malheur rendent l'âme inquiète.
Le départ de l'ami terrasse les plus fiers.
Bien qu'il faille aborder à la mort qui nous guette,
Le regard aujourd'hui se tourne vers hier.

Hier c'était pour nous le jour de l'espérance,
Et c'est la mort qui vient aujourd'hui t'enlever,
Charles Gill, te voilà dans l'éternelle absence
Après avoir aimé, lutté, pleuré, rêvé.

Ton départ sans retour consume ma pensée,
Et c'est au souvenir maintenant que je crois.
Je suis le vieux chemin et ta trace laissée,
Mais triste est la chanson des heures sans ta voix.

Mon tour viendra bientôt puisque le tien arrive.
Nautoniers, qui voguions vers les mêmes fanaux ;
Voilà déjà ton ancre accrochée à la rive,
Ma chaîne se dévide auprès de ton tombeau.

Abordons pour toujours à la rive écumante.
"Dans l'affreux tourbillon" descendons les agrès.
En faisant nos adieux "au loin dans la tour-
[mente",
Jetons au gouffre noir la chanson des regrets.

Tacouérima, c'est toi que la camarde emporte,
"Sur les ailes" du temps, aux secrets reconquis.
Moi je sonne le glas de l'espérance morte,
Et sur ton souvenir, au soir abénakis.

Et c'est toi qui pleuras bien des fois l'heure ..
[antique,
En chantant les héros que dévore l'oubli,
Et fiers de méditer les mots de ton cantique,
Des coeurs auront compris ton grand rêve
[ennobli.

Ce rêve épris d'espoir, ce rêve presque en cendre,
Cueilli dans la tempête et longtemps médité,
J'aurai pu l'écouter, et j'ai cru le comprendre,
Amoureux comme toi du "Cap Eternité".

A gravir les sommets ton âme était ardente,
Chantre du Canada dans ton art si français,
Elève de Jérôme, admirateur du Dante,
Que ton front se couronne aujourd'hui dans la
[paix !

A LA MEMOIRE DE CHARLES GILL

I

Je veux chanter pour toi l'éloignement du monde.
Je ne méprise rien, mais je constate enfin
Que le pauvre poète a toujours soif et faim
Du grand rêve entrevu par son âme profonde.

Et je comprends aussi que dans sa nuit féconde
Il puisse s'éloigner de nos tristes confins,
Pour chercher vainement, l'azur des séraphins,
Pour oublier le froid de la planète ronde.

Or, comme toi je sais que tout est vain.....
Consolant mes espoirs dans la bonté des songes,
Puisque nos vérités sont souvent des mensonges.

Croyons, de parti pris, dans le néant divin.
Loin des terrestres maux, du moins, croyons aux
[anges.
Que ton âme s'élève au dessus de nos fanges !

II

Je ne t'oublierai pas, j'en jure sur ta tombe.
Toi qui fus incompris, je te comprends très bien ;
Que l'on m'appelle fou, qu'on me traite de rien,
Je t'écrirai quand même à l'heure où le soir
[tombe.....

Est-il une autre vie à l'instant qu'on succombe ?
Quand on quitte la terre est-il un autre bien ?
Que ne me réponds-tu si ton coeur se souvient ?
As-tu vu quelque flamme en forme de colombe ?

Moi je veux croire encor tout ce que l'on me dit,
Mais j'ai jeté, tu sais, bien des rêves au fleuve :
Je prends les oui, les non, mais sans courrir aux
[preuves.

Et, pour garder ma foi, je me plie aux on-dit.....
Mais si tu me parlais autrement qu'en mes rêves,
Je me consolerais, fut-ce qu'une heure brève.

NOELS AUX CHEMINS BLANCS

Noëls aux chemins blancs, glorieux de mystère,
Noëls aux clochers clairs pleins de chants

[argentins,

Annonceurs de l'Étable et des divins matins,
Vers vous montent l'espoir et l'encens des prières.

Noëls pieux des coeurs qui s'ouvrent avec

[lumières,

En vous sourit l'amour des regards enfantins,
Noëls de l'âme en fleurs et des tristes destins
Noëls des gueux meurtris et des heures dernières.

Vous ayant médités, nous vous contemplerons
Comme aux temps abolis, où vous priaient nos

[pères :

Nous ploierons nos genoux, nous pencherons
[nos fronts.

Afin que votre étoile éclaire la carrière
Où l'on marche, où l'on lutte en proie au même
[but

En prononçant les mots sauveurs de la tribu !

Québec, 1919.

LE PEINTRE

A M. Charles Huot.

En symboles puissants, sous de nobles contours,
Il sait peindre l'histoire avec charme et mesure,
Il a mis de la gloire en toutes ses peintures,
Et son pinceau répend le sourire et l'amour.

Il décrit notre vie et les divins séjours.
Nombreux sont ses travaux, car sa constance est
[sûre.

Son art consolateur sait capter la nature,
En langage précis il a traduit le jour.

Quand on comprend son âme on a compris ses
[toiles.

Les azurs les plus purs, les plus belles étoiles
Ornent ses ciels rêveurs et ses grands horizons.

Évocateurs du temps aux routes éternelles...
Puisqu'il a consolé le regret des prunelles,
Devant tant de beauté, j'ai repris ma chanson.

AVANÇONS, MARCHONS DROIT

Avançons, marchons droit, la voie est une
[étude,
Et la mort est un bien qu'on acquiert en
[marchant,
L'homme trouve un repos au bord des solitudes,
Le travail est la vie et la vie est un chant.

Si le soleil est beau, si le bon vent nous mène,
Nous suivrons le sentier qui traverse les bois.
Marchons vers le silence ému des claires plaines,
Le bonheur n'a qu'un jour, le jour a ses émois.

Méditons notre amour, contemplons le rivage,
Saluons en passant le croix de nos aïeux.
Dans le dernier adieu du suprême voyage,
Ils ont brisé leur rêve, et nous rêvons **comme**
[eux.

Ceux qui pleurent n'ont pas connu le chant
[de l'âme,
Ils n'ont jamais compris tous les serments tenus
De la saison qui meurt, de la clarté des flammes,
Près de la paix austère, avec les dieux venus.

Ceux qui pleurent n'ont pas connu l'espoir de
[vie :

Pourquoi tous les labeurs, pourquoi tous les
[repos ?

Pourquoi les dévouements à côté de l'envie ?
Pourquoi l'instant de joie et l'océan des maux ?

Qu'ils sachent donc qu'il faut de tout pour
[faire un monde,

Et que la sombre mort nous est un complément.
Lutter est le destin du siècle qui se fonde,
Et l'aile qui se meut tend vers les firmaments.

Qu'importe que les corps dorment dans la
[poussière

Si notre âme éternelle escalade l'azur !
L'âme qui se dédouble absorbe la lumière,
Et sa raison éclaire et son coup d'aile est sûr.

O vous qu'un même espoir guide vers cette
[aurore

De l'immortelle gloire et des divins séjours,
Inspirez vos refrains au grand écho sonore
Qu'éveilla le passé, que soutient votre amour.

Amour du sol natal, amour de la patrie
C'est en toi que l'on puise enfin tous nos accents.
Forêts, fleuves et monts, plaines, terre chérie,
Ciel canadien, je vous aime, je vous ressens.

Je lis vos horizons et je bois à vos sources,
Je contemple vos nuits et chante l'avenir,
Je poursuis du regard les astres dans leur
[course,
Aux replis de mon coeur j'écris vos souvenirs !

Sol nouveau des destins et des races promises
Mon coeur te sourira jusqu'à son dernier jour.
Je mêle tes beautés aux drapeaux dans tes
[brises,
Aux credo de ta foi je mêle mon amour.

Mais serviable est ma voix qu'après être
[comprise,
Comme utile est la voile aux heures de bon vent ;
L'âme soutient les corps, l'espérance est pro-
[mise :
Le Canada grandit, il lutte : il se défend.

Il ne faut pas pleurer, il ne faut pas se plaindre,
L'univers marchera comme il marcha toujours.
Des mondes renaîtront quand d'autres vont
[s'éteindre,
Luttons comme les flots et suivons notre cours.

Le sol ne périt pas, mais c'est le lit du fleuve
Qui roule en flots pressés vers l'éternelle mer.
Le soleil luit sur nous, il luit sur notre épreuve,
Nous serons purifiés de nos défauts amers.

Si l'existence est gouffre où la nuit se fait
[sombre
Indiquons de la voix l'embûche et le remords.
Que vos coeurs soient un mur contre la haine
[et l'ombre,
Apprenons-le, petits, au nom de nos grands
[morts !

Un ange sur nos fronts a déployé ses ailes,
Stoïques jusqu'aux pleurs nous saluons le fort.
A la voix du passé sévèrement fidèles,
Et la chanson de France en nous est neuve
[encor.

PREMIERS JOURS D'AUTOMNE

Avec ses bois en deuil et ses frileuses plaines,
Ainsi qu'un voyageur l'automne va venir ;
Déjà le soir ému refroidit son haleine,
Et la chanson des nids n'est plus qu'un souvenir.

Une herbe jouissante abonde au bord des routes,
Une saison se meurt dans un nouveau linceul ;
Une plainte a monté des feuilles en déroute,
Le rosier s'attriste et notre coeur est seul.

Que nous valut l'été qui fuit avec les ailes ?
Que nous valut le temps que nous avons passé ?
Ce ne fut qu'un tic tac des heures éternelles
Qui plane sur le creu que nous avons creusé !

SUR LE FOND D'OR DES CIEUX

Sur le fond d'or des cieux où des blancheurs
[d'ivoire,
Comme un encens divin, déferlent lentement,
J'ai vu le vieux soleil se coucher dans sa gloire,
J'ai vu l'espoir du monde au bord du firmament.

Les rêveurs et les gueux, les puissants et les
[riches,
A la même heure alors ont un même regard
Vers le septentrion qui nous leurre et nous
[triche,
D'un geste coutumier dans l'inconnu départ.

O chauds rayons divins qui rechauffent les
[âmes,
Eclaires-tu l'écho des rêves disparus ?
Eclaires-tu la mort de ta vivante flamme ?
Eclaires-tu la vie, aux au-delà perdus ?

Montréal, 3 Mai 1911.

Mon cher Doucet,

J'ai vu ta petite Laurette hier dans le magasin du grand'père. Elle avait une fleur rouge dans les cheveux ; ses bras potelés étaient nus jusqu'au coude et elle circulait d'un air très affairé le long des comptoirs. Elle est toujours d'une santé rubiconde et florissante. J'ai eu le plaisir de saluer Madame Doucet, qui est bien portante et gaie. Elle m'a appris que tu es seul dans un bureau. A la bonne heure ! Entre autres bonnes choses, tu es donc sûr d'avoir **la paix**..... "Et pax in terra homini bonae voluntatis !"

J'ai parlé de toi bien souvent ces jours derniers avec toutes sortes de gens. Ta nomination plaît beaucoup. Tu es plus connu, plus populaire, plus aimé que tu ne penses. Il faut entendre les exclamations : — "C'est un poète né". "C'est un écrivain qui dit ce qu'il pense". "Quel bon garçon". "C'est un vrai poète ; il écrit avec son coeur"..... etc.... etc..... Enfin, tout est pour le mieux.

S'il faut en croire les journaux du matin, Montréal sera avant longtemps dotée d'une rue "Commerce". Oui! et c'est la vieille rue Sainte-Catherine qu'on se propose de traiter de la sorte. Tu auras le plaisir de tracer les sept lettres fatidiques chaque fois que tu écriras à ta femme. Use de ton influence auprès de Sainte Catherine pour la faire intervenir dans le débat.....

Rue Commerce !!! C'est à passer par un autre chemin !

Ton ami,

Charles Gill.

Montréal, jeudi, 11 Mai 1911.

Cher et illustre balladier,

J'ai écrit toute la nuit, jusqu'à la quatrième heure. Alors j'ai écrasé comme une maison moderne. Après deux heures de sommeil, j'étais sur le pont et, à 8 hrs., à l'E. N. J. C. Toi, tu ne te rends au travail qu'à 9½ hrs. seulement, ô bureaucrate !

Je suis bien disposé à écrire encore cet après-midi, mais j'ai besoin de distraction, car le sujet que je traite m'émeut, et je pleure en écrivant.

Je raconte mes malheurs au vieux Tacouerima et il me retrempe l'âme, et voyant que ses profondes paroles n'ont pas sur ma veulerie de civilisé l'effet qu'elles avaient sur ses guerriers, il ordonne aux deux génies que tu sais, de m'accompagner — et me voilà parti avec ces secourables enfants du mystère. Bon voyage !

La distraction s'amène dans la personne d'un ami d'une force prodigieuse aux échecs, et qui a nom Bertrand, et à qui je viens de téléphoner. Ce soir, par exemple, nous verrons à ce que "le beau canot d'écorce aux formes élégantes" ne sombre pas corps et biens, avec le pauvre diable qu'il emporte **peut être** (!) à la gloire.

J'ai bien hâte de te revoir et de causer des choses extraordinaires de ces derniers temps. J'espère que tu te plais dans tes nouvelles fonctions, et que tout est pour le mieux dans le meilleur des Parlements possibles, car les joies de nos amis sont un peu, et même beaucoup, nôtres.

A part cela, rien de frappant : l'heure s'enfuit ; le jour succède au jour, comme a dit Alfred de Musset. Il a plu ce matin. Un chien aboie dans une cour voisine. Un marchand de bananes crie ses produits dans la rue où un quidam passe en sifflant..... Vive la Nuit !

Ton ami sincère,

Gill.

Montréal, 10 Juin 1911.

Gillus Douceto amico dat salutem.

Ma collection de cartes Postales s'est enrichi ces jours-ci.

Je t'écris avant de prendre ma tâche quotidienne — je souligne le mot tâche, je devrais bien plutôt le raturer, car ce m'est un réel plaisir de travailler mes vers ces jours-ci. Je me suis tiré d'embarras avec les stances à la Sainte Vierge; mais quel travail elles m'ont coûté ! Ce sera le châtement d'une trop longue impiété. Je me croyais mieux en forme. Quiconque ne peut traiter facilement n'importe quel sujet ne peut se vanter d'être en forme. Ce n'est pas le rythme, le mot, la phrase qui m'a donné du fil à retordre dans ce travail, mais le fond, arrêté que j'étais à chaque strophe par des scrupules d'homme sincère. J'avais aussi à redouter la froideur en me retenant, et ceci eût été pire que tout dans un poème; puisque ç'eût été anti-poétique. J'avais de plus à redouter la fadaise dévotieuse de qui tu sais, n'est-ce pas ? Enfin, le sujet a fini par m'émouvoir et j'ai écrit les six dernières stro-

phes en un clin d'oeil, après avoir tant lutté pour mettre les autres debout. L'émotion! voilà le secret des beaux vers! voilà le secret des strophes harmonieuses. Sans elle, pas de pensées profondes et neuves, pas de bercement rythmique !

Par exemple, pour être frappés, il paraît que ces vers sont frappés. Je dis "il paraît" car j'avoue ne pouvoir en juger avant quatre ou cinq semaines. Je les ai lus à trois personnes intelligentes qui en ont été fortement remuées — mais voilà bien des "je", des "me", des "mon" et bien des vantardises ! Parlons d'autre chose, puisque nous ne pouvons être plus modeste en parlant de nos vers.

.....Et comme les sujets manquent, "arrêtons-nous ici !" (air connu)..... ..

Il y avait, l'autre jour, dans "La Patrie" des vers très beaux par Chapman.

C'est intitulé "Au Printemps"; c'est frais, gracieux, descriptif et vu. Cette pièce a le charme d'une ode d'Horace. Quel dommage qu'elle ne soit un peu plus serrée vers la fin !

Sur ce mot, je finis.

C. G.

Montréal, 20 Juin 1911.

20 Juin! jour de sortie à l'École Normale. Depuis deux ou trois ans cette fête ne me réjouit plus autant qu'autrefois et même, cette année, c'est avec quelque regret que j'ai fermé ma porte de classe après avoir serré la main à mon dernier élève. Nom d'une pipe! le temps n'est pas si loin où je cherchais à pénétrer la mentalité des vieux professeurs (comme le vénérable M. Casgrain) que je voyais, quand par un hasard extraordinaire je mettais les pieds à l'École pendant les vacances..... que je voyais, dis-je, errer dans les corridors comme des âmes en peine. Est-ce la force de l'habitude? Ou bien en regrettant cette jeunesse que nous sentons mourir dans notre coeur, finissons-nous par l'aimer chez les autres?—Je comprends maintenant pourquoi Gérôme, (qui me regarde) malgré ses millions et son grand âge, persistait à se rendre ponctuellement deux fois la semaine à l'École des Beaux-Arts.

Je vais m'ennuyer surtout de mes élèves de troisième. Ils ont fait une année phénoménale.

Moi qui les ai vus, de mes yeux vus, travailler à leur tableaux, j'ai peine à croire qu'ils en sont les auteurs et que tout cela est bien arrivé, et que les belles toiles avec leurs couleurs magiques ne vont pas se dissiper comme des rêves. Ces braves gens se sont cotisés pour m'offrir une boîte de cigares et un paquet de tabac de choix. Cela m'a bien fait plaisir, mais en même temps j'étais confus de les voir alléger ainsi leur maigre bourse..... Enfin ça prouve toujours bien que je ne les ai pas **maganés** !

J'ai reçu tes deux sonnets ; je les trouve au dessous de ton talent. Je ne les ai pas sous la main en ce moment, mais je t'en reparlerai dans une prochaine épître. Je me trompe peut être, mais voilà ma pensée, franchement exprimée :— Il y a quelque chose de beau dans le sonnet contre Bigot ; au moins c'est neuf..... tandis que l'autre est vieux, bien vieux par le sujet et par les idées cent fois revenues sous toutes les formes, bouillies, puis rôties, et servies froides, et rechauffées, et accomodées en fricassée..... et tout cela tu oses nous l'offrir sans vin, c'est-à-dire sans génie ! Je me considérerais le dernier des mortels si, ami éprouvé, je tenais un autre langage à un ami éprouvé.

Gill.

191

9044 X 2^c

